LES

MONUMENTS POLONAIS

A PARIS

PUBLIÉS PAR LES SOINS DE JOSEPH REITZENHEIM

II

CIMETIÈRES MONTMARTRE ET PÈRE-LACHAISE

Souvenez-vous qu'une nation ne conquiert et ne fonde son indépendance qu'au prix du dévouement et du sang d'une partie de ses enfants.

Derniers mots de Marco Boizaris, *après la bataille de Nevropolis.*



PARIS

CHEZ ÉMILE DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

GALERIE D'ORLÉANS, N° 13

1862

PRIX : 5 FRANCS.

a
Madame la Comtesse
George Lam[illegible] hommage
de l'auteur [illegible]
Paris le 31 [illegible]mbre 1862



Imp. F. Chardon aîné, 30, r. Hautefeuille, Paris.

MONUMENT POLONAIS

À PARIS

Cimetière Mont-Martre

PUBLIÉ PAR LES SOINS DE JOSEPH REITZENHEIM

Déposé

JULES SLOWACKI

Il y a douze ans qu'un noble cœur a cessé de battre, qu'un homme d'élite, et qui comptait parmi les gloires de sa nation, a disparu de cette terre.

Or, malgré des qualités aussi distinguées, malgré une perte si douloureuse, aucune parole d'adieu ne se fit entendre lorsque le cercueil du défunt fut descendu dans la tombe. Quelques mentions passagères dans les journaux interrompirent à peine pour un moment ce coupable silence, et ce n'était que bien loin de Paris, à Léopol, capitale de la Gallicie, qu'on organisa alors un service funèbre en sa mémoire, et ce n'est que là, qu'au milieu des admirateurs de son talent, l'éloquent prédicateur, l'abbé Charles Antoniewicz, rendit justice à celui qu'une mort implacable venait d'arracher beaucoup trop tôt à la Pologne et à la littérature.

D'où venait donc, on se le demande, cet oubli que nous signalons? Il faut le mettre sur le compte des graves préoccupations politiques du moment.

On était en 1849, cette année où tant de nobles espérances furent déçues! Mais le souvenir des hommes marquants, même oubliés pour un moment, s'impose de soi-même à la longue; l'action de leur esprit survit à la forme terrestre, et le temps est sûr de venir où l'on entourera leur tombe d'hommages posthumes, ou l'on y déposera une couronne de lauriers tardifs. Ce moment vient d'arriver pour Slowacki. Un mouvement d'enthousiasme pour lui et pour ses ouvrages, se fait jour maintenant en Pologne. On réimprime ceux qui ont paru; une édition de ses poëmes inédits est préparée, et on songe à publier sa biographie et ses correspondances. Tout cela provient de la nécessité où l'on se trouve de répondre à l'intérêt croissant que sa mémoire inspire désormais dans le pays.

Rendons ici d'abord hommage à Cyprien Norwid, qui éleva sa voix le premier de nos jours et publiquement pour apprécier Slowacki et comme homme, comme Polonais et comme poëte *. En relevant la signification de sa vie et de ses ouvrages, Norwid prenait en quelque sorte l'initiative du mouvement qui s'est propagé depuis.

Les quelques lignes qui suivent ici pour les mêler aux appréciations nationales, ces lignes n'ont pas la prétention de porter un jugement approfondi ni sur la vie, ni sur les productions littéraires du poëte. Ceci dépasserait notre but; elles ne sont que la concentration d'un tendre sentiment, la silhouette d'un souvenir chéri. Après une vie dévouée à sa patrie, Slowacki repose sur la terre étrangère, dans un mausolée qu'on lui a érigé à la suite de divers autres monuments polonais dont nous publions la description : qu'il nous soit donc permis de répandre seulement autour de sa tombe quelques fleurs de ce Sélam, dont il a lui-même si richement orné le sol qui l'avait vu naitre.

Jules Slowacki naquit à Krzemieniec, le 23 août 1809. Son père, Eusèbe Slowacki, connu par son excellente traduction en vers de la *Henriade*, de Voltaire, y professait les belles-lettres, et devint plus tard professeur à l'Université de Vilna. Aussi le petit Jules apprit-il à épeler dans les fables de Krasicki, et en parcourant l'*Iliade*, à l'âge de huit ans à peine, on le vit verser des larmes au passage où Priam implore Achille de lui rendre les restes d'Hector. Après avoir achevé ses études à l'Université de Vilna, Jules Slowacki entra, en 1829, au ministère des finances, à Varsovie, où il se voua au service avec assiduité; mais ses penchants intimes l'entraînaient déjà de préférence vers la poésie, et il nous reste même quelques échantillons d'alors; ce fut toutefois la révolution de 1830 qui fixa sa destinée définitive en l'appelant, comme

* Ses lectures sur Slowacki ont eu lieu en 1860, à Paris.

tant d'autres, à des efforts qui ne durent plus finir qu'avec sa vie. Le jour même du 29 novembre marqua le début politique de sa muse : le monument le plus ancien de la littérature polonaise est l'*Hymne à la Vierge*, qui servait autrefois de chant de guerre aux Polonais, et qu'ils entonnaient, à genoux, avant de se précipiter sur l'ennemi. C'est de ce souvenir que s'empara Slowacki, au moment où la nation entrait de nouveau en lice contre ses oppresseurs, et il commença un poëme religieux par les paroles mêmes de : *Boga Rodzica dziewica* (*Mère de Dieu, Vierge*), rapprochant, par ce trait d'union, la lutte naissante et les combats des ancêtres les plus reculés. Aussi, dès le lendemain de la révolution, son poëme acquit-il une immense popularité; et, comme l'auteur ne s'était pas fait connaître d'abord, on attribua cette production à un des poëtes nationaux les plus célèbres. Envoyé, pendant la guerre, pour faire partie de la mission diplomatique de Paris, Slowacki alla plus tard servir la cause nationale à Londres, d'où il devait retourner en Pologne, lorsque la prise de Varsovie l'obligea de revenir en France. Là il se mêla d'abord avec beaucoup d'ardeur aux agitations politiques contemporaines; mais, comme la nature de son génie ne le portait pas trop de ce côté, il s'en retira bientôt avec la conviction décisive que, pour servir la patrie, sa voie à lui était toute tracée d'avance, et il ne s'occupa dès lors et exclusivement que de travaux littéraires et poétiques.

C'est à cette époque, de 1831 à 33, qu'apparurent ses poésies épiques, telles que : *Żmija, Jean Bielecki, Hugo, le Moine, l'Arabe et Lambro*, puis les drames de *Marie Stuart* et de *Mindowe*. Dans *Zmija*, un hetman des Cosaques zaporogues de l'Ukraine, Slowacki a excellé par ses descriptions, ou, pour mieux dire, il ne décrit pas; il lève le rideau, et le tableau nous apparait devant les yeux avec ses effets de lumières et d'ombres. Beaucoup d'autres auteurs ont traité depuis des sujets analogues et qui rappellent parfois *Zmija*.

En 1834, il publia un drame intitulé *Kordjan*. L'auteur y a voulu dessiner le mouvement de l'individualité jeune et remuante pendant l'époque, entre 1815 et 1830, lorsque la Pologne, après ce court rêve de l'indépendance du temps du duché de Varsovie, retomba de nouveau sous le joug de l'étranger. Son héros représente toutes les phases de cette individualité, d'abord influencée par les souvenirs d'un glorieux passé, puis en proie aux désappointements qu'engendre le scepticisme, essayant en vain de s'en défendre par des diversions cherchées soit dans le pays, soit hors du pays. Mais ni les impressions produites par la vue des contrées éloignées, ni des relations intimes, bruyantes ou dissipées, ne portent remède contre le vide que Kordjan éprouve partout, et qui s'appelle patrie perdue ! Enfin, il semble l'avoir retrouvée, en concentrant toute son énergie et la vouant au service de son pays. Les souffrances et l'abandon de la Pologne déterminent en lui le choix des moyens extrêmes, c'est-à-dire de la conspiration et de l'assassinat dirigés contre les chefs oppresseurs. Mais, au milieu des sentiments les plus nobles et d'un dévouement sans bornes, voilà que l'hallucination et le doute, suites de l'esclavage passé et de la désorganisation qu'il engendre, s'emparent de lui. Tout cela se trouve résumé dans *Kordjan*. Le principal personnage du drame, Georges, son serviteur, un ancien soldat des légions polonaises, représente la tradition guerrière et patriotique, réveillant le jeune maître de son sommeil sceptique. Le vieux président des conspirateurs, qui paralyse leurs actions, est l'image de la bonne volonté, démoralisée par l'âge et la timidité. Le tzar est le représentant logique de la force; son frère, le grand-duc, symbolise le brutalisme capricieux. Tous les deux, en se jalousant réciproquement, font gémir la Pologne sous la plus cruelle oppression. La conspiration contre la famille impériale russe, tramée en 1825, à Varsovie, lors du couronnement de l'empereur Nicolas, constitue le fond de l'action. Tous les caractères de ce drame sont dessinés d'une manière nette, et convergent, avec précision et force, vers le but déterminé.

L'esprit public en Pologne ayant pris, depuis 1831, d'autres directions, remarquons que *Kordjan* devait nécessairement devenir le héros d'un autre poëme, dans les intentions du moins de l'auteur.

En 1836, Slowacki partait pour la Suisse et ensuite pour l'Italie; il serait inutile de nous étendre ici sur l'impression que le ciel, l'art et les traditions de ce beau pays ont exercée sur une âme aussi artistique que celle de notre poëte. Sigismond Krasinski s'y trouvait alors en même temps que lui, et la plus grande intimité, basée sur un mutuel échange d'idées, s'établit bientôt entre eux. Cette amitié aurait dû ne jamais cesser : il en fut cependant autrement; mais le souvenir de la liaison dont il s'agit a toujours été pour Slowacki un des points lumineux de sa vie.

En octobre 1836, Slowacki s'embarqua à Naples pour l'Égypte, d'où, après avoir visité les Pyramides, les ruines de Thèbes et avoir remonté le Nil jusqu'à la première cataracte, il revenait en Syrie par Suez. Forcé de rester pendant douze jours sous une tente, auprès d'El-Arich, au milieu du désert, il s'y trouva exposé à une effroyable tempête, pendant laquelle un petit ruisseau, devenu en quelques instants un torrent fougueux, menaça sérieusement la vie du poëte et celle de ses compagnons.

A Jérusalem, Slowacki passa tout seul une nuit entière auprès du tombeau de notre Seigneur; et plus tard, en 1837, il séjourna durant quelque temps

dans un couvent de Maronites, auprès de Beyrouth; c'est là qu'il conçut son poëme d'*Anhelli* *. La concentration de sa pensée au milieu des souvenirs religieux et d'une solitude majestueuse, le reporta vers les souffrances de l'humanité; mais, au fond et comme recouverte d'un linceul, il y voyait toujours réapparaître sa patrie. Si dans Kordjan nous avons vu une génération se cramponnant, pour ainsi dire, à l'action, Anhelli nous en représente une autre, qui ne fait que s'offrir en holocauste à la non réussite et à tous les tourments qui la suivent chez les âmes élevées. Si les exilés y périssant dans les neiges de la Sibérie, si bien chantées par un barde polonais, représentent comme à travers un voile nébuleux le sacrifice de leur nation; Anhelli appartient d'un autre côté au monde entier, au genre humain, dont il résume en lui-même les souffrances. Qu'il nous soit permis de citer à ce sujet les paroles suivantes qu'écrivit Sigismond Krasinski lors de l'apparition de ce poëme :

« Cet ouvrage est beau, il est écrit en artiste; le style y est transparent comme du cristal, et la pensée est vraie. Anhelli, c'est la génération qui périt dans les forêts, dans les douleurs, au milieu des agitations, et qui meurt avant que ses vœux ne doivent se réaliser. Cet Anhelli, si seul, si abandonné, qui voit la mort de tous les siens, c'est un symbole poétique de notre destinée. D'abord, meurt celui qui est tout ce qu'il y a d'élevé, l'enthousiasme, la vérité, l'amour des grandes choses, en un mot, celui qui porte Dieu dans son intérieur : c'est Chaman, le prophète. Mais il reste à Anhelli une consolatrice, Ellenor, la pénitente : celle-là lui est ravie à son tour. Cette mort est racontée en maître, avec une simplicité divine. A présent, Anhelli est tout à fait abandonné, parce que tous les exilés ont péri. Pourtant, une dernière compagne lui est laissée, l'ange Eloa, dont la première conception est due à Alfred de Vigny. Slowacki l'a transplanté jusqu'à la zone boréale. C'est l'ange né d'une larme de Jésus, au Golgotha, séduit par Satan. C'est cet ange qui enterre, maintenant, à la clarté de la lumière boréale et au milieu des plaines neigeuses, les ossements des morts. La pensée de Jules Slowacki a fait venir au monde cet ange une seconde fois. Enfin, Anhelli lui-même rend son dernier soupir. Mais, à peine a-t-il cessé de vivre, qu'un cavalier, semblable à celui de l'Apocalypse, accourt en appelant, d'une voix tonnante, aux armes! aux armes! mais Eloa lui répond : Va plus loin, Anhelli est mort, il est pour toujours à moi! Je ne connais rien qui soit conçu et exécuté plus mélancoliquement, plus poétiquement. Il était difficile de changer la Sibérie en un lieu plus sombre, et de la dépeindre en même temps avec un pinceau à la Thomas Moore. »

* Publié à Paris, en 1838.

On voit le maître juger ici le maître : le cavalier disparaît au milieu des neiges en mêlant au sifflement des vents son cri de guerre; mais Eloa se réjouit que sa voix ne réveille plus Anhelli.

En juillet 1838, Slowacki retourna par l'Italie à Paris, et, à part quelques petites excursions, il y séjourna désormais continuellement jusqu'à l'année 1848. Ces voyages en Suisse, en Italie, en Afrique et en Orient élevèrent l'âme du poëte à son point le plus culminant; sous l'impression d'admirables souvenirs que son imagination exaltait encore, il retrace ses impressions avec les couleurs les plus brillantes.

On peut dire que cette époque, jusqu'à l'année 1842, a été la vraie apogée de son talent. La lecture du *Dante* pendant qu'il séjourna en Italie lui inspira le poëme *Piast Dantyszek*, ou le *Poëme de l'Enfer*. Il y dépeint les douleurs et les ressentiments d'un père polonais auquel les ennemis de son pays ont tué trois fils, et dont le dernier, corrompu par eux, est devenu traître à la patrie. Le père veut se présenter devant Dieu, afin de déposer ses plaintes aux pieds de son trône; mais il lui faut passer auparavant à travers l'enfer, de même qu'Orphée qui ne put arriver aux Champs-Élysées qu'après avoir traversé le Tartare. Dantyszek y trouve tous ceux qui ont fait souffrir sa patrie, depuis Catherine II et Souvarow jusqu'au grand-duc Constantin, l'empereur Nicolas et Paszkiewicz. A côté d'eux, il y aperçoit aussi quelques-uns de ceux qui se sont avilis en les servant. Les arbres, les fontaines de cet enfer parlent, étant habitées par des âmes en peine. Le heros du poëme est frappé au cœur, et il accuse non-seulement les hommes, mais Dieu lui-même, des misères de sa patrie. *Dantyszek* a paru en 1838, et fut dédié par l'auteur à la ville de Varsovie, à l'époque même où des hommes vils cherchaient à faire croire à l'Europe que la capitale de la Pologne s'était déjà mise aux genoux du tzar.

Voici la dédicace en question :

« O veuve en deuil! ô mère désolée! ô mère de ceux qui dorment dans une tombe ensanglantée! ô mère de ceux qui croient que tu te relèveras de nouveau! C'est à tes pieds que je dépose mon offrande!

« O Varsovie! tu es prête de jeter ton sang à la face des hommes qui doutent, et en inclinant mon front vers le sol qui te porte, j'y dépose ce chant.

« Car je ne crois pas que le regard du despote ni de ses soldats t'ait effrayée. Quand on me disait que tu t'étais agenouillée devant lui, je me sentis frappé comme d'un coup de foudre. Mais en te fixant avec toute mon âme, je me convainquis que tu ne t'étais baissée qu'afin de saisir la couronne du Tzar, qui avait glissé de sa tête, et était tombée à tes pieds. »

Ceci fut écrit par Slowacki, le 15 novembre

1838. En 1861 l'héroïque Varsovie a montré au monde combien ce que disait Slowacki était vrai. Un an plus tard il publia : ***Les trois poëmes*** qui se composent d'une fantaisie intitulée : ***En Suisse***, d'une poésie : ***Le Père des pestiférés*** que lui inspira sa quarantaine subie en Syrie et du poëme de ***Waclaw***, où il dépeint un personnage bien connu en Ukraine, et qui a exercé une funeste influence sur le sort de la Pologne vers la fin du dernier siècle. Le commencement de cette néfaste carrière fut chanté d'une manière sublime par un autre poëte remarquable, Malczewski, dans son beau poëme de ***Marie***.

En 1840 parurent les trois drames de Slowacki, ***Balladina***, ***Lilla-Weneda*** et ***Mazeppa***. Il dédia les deux premiers à l'auteur d'Iridion, Sigismond Krasinski. Les sujets ont été pris dans l'histoire fabuleuse des Slaves, et d'autres compositions dramatiques devaient les suivre comme complément. C'est dans ce travail que l'individualité de l'auteur, très-irritable dans sa nature, se fit jour pour la première fois, et, depuis ce temps jusqu'en 1842, on le voit contempler les relations entre les hommes, comme celles entre les nations, sous des couleurs bien noires; l'ironie devient parfois son point de départ. Du reste la forme dans laquelle ces drames furent écrits était l'objet de critiques très-amères. Slowacki la crut nécessaire à cause du sujet représentant la lutte entre le christianisme triomphant contre le paganisme qui succombe dans une partie de l'ancien monde slave.

L'irritabilité de Slowacki augmentant de plus en plus se fit bientôt sentir encore davantage dans son poëme de ***Beniowski*** publié en 1840. Dans cette production, il atteint au plus haut degré de la perfection comme diction et comme versification; mais cette supériorité de style y va de pair avec un mordant continuel. Slowacki y attaque la plupart de ceux qui l'ont critiqué; il s'y prend aux hommes comme aux choses, dans l'émigration aussi bien que dans le pays, et quelquefois il n'est guère équitable lui-même. Le héros de son poëme est ce Beniowski dont la vie aventureuse est bien connue ; à côté de lui se trouve placé le prêtre Marc, tous deux acteurs célèbres de cette lutte entreprise en 1768 par la confédération de Bar contre l'influence russe en Pologne.

L'auteur est revenu encore plus tard à ce sujet dans d'autres drames. Le poëme de ***Beniowski*** se compose de cinq chants destinés à former l'exposition d'une plus grande œuvre que préméditait le poëte.

Il existe encore de cette époque, tellement productive de la vie littéraire de Slowacki : ***le Voyage en Terre-Sainte, la Génèse de la nation polonaise,*** et ***la Nouvelle Déjanire***. Cette dernière est une comédie satirique, la seule qui ait été créée par lui, et où sont dépeints plusieurs personnages qui se trouvaient alors à Paris. Vers la fin de 1841, il acheva un drame historique intitulé ***Jean Casimir***, et, jamais encore il n'était arrivé à une telle netteté de conception que dans ce poëme dont le but consiste à indiquer les causes historiques des troubles qui ont éclaté en Pologne sous le règne du roi de ce nom, tout aussi bien que des guerres qui s'ensuivirent, et leur action sur le caractère national. Jean Casimir, le grand Czarnecki, Radziejowski et sa femme, y sont peints avec la plume de Shakespeare, mais on ne possède, hélas, aujourd'hui, que quelques fragments de ce drame, et il est à craindre que le reste du manuscrit n'ait été détruit par mégarde avec d'autres papiers intimes qui ont été brûlés selon les dernières volontés du poëte.

En 1842, Slowacki entre dans une société politico-religieuse, qui avait été formée à Paris deux ans auparavant par André Towianski, et dans laquelle se trouvaient déjà Mickiewiez, Goszczynski, Nabielak et d'autres hommes marquants. La nouveauté de la combinaison tentée, la présence des hommes distingués que nous venons de nommer au milieu d'une association si récemment formée, tout cela fit espérer à l'âme ardente de Slowacki une sorte d'avenir pour la Pologne, et il crut devoir y apporter tout le dévouement dont son âme était capable. Son individualité cependant était beaucoup trop accusée et indépendante pour pouvoir se plier suffisamment aux exigences de ses nouveaux coréligionnaires, il s'ensuivit donc qu'il les les quitta un an après, en 1843, sans qu'on puisse nier, que le Towianisme n'ait exercé depuis une certaine influence sur son caractère aussi bien que sur ses travaux ultérieurs. Négligeant d'abord la publication de ses œuvres inédites dont il a été question plus haut, on le voit adopter depuis ce temps une nouvelle manière. La même pensée patriotique y prédomine toujours, la même diction s'y retrouve, et les sujets même des deux poëmes dont nous allons parler sont empruntés à cette lutte des confédérés de Bar qu'il avait déjà touchée dans ***Beniowski***, mais Slowacki adopte désormais un style plus calme, l'irritation disparaît chez lui de plus en plus, et la vie spirituelle de ses héros et héroïnes devient la base comme la clef de toutes ses créations.

Vers la fin de 1843, il publia son drame ***le Prêtre Marc***. Mais ce n'est presque plus le même caractère qui nous avait apparu dans le poëme de ***Beniowski***. Là c'était la force d'action par laquelle il dirigeait les confédérés, ici, c'est la force d'âme par laquelle il stimule la défense de Bar, leur forteresse, et même après sa défaite, il se trouva encore vainqueur des Russes par son moral, puisqu'ils s'inclinent devant leur prisonnier afin de lui demander sa bénédiction. Les contours mystiques de Judith, la fille du rabbin de Bar, qui, à travers les péripéties du drame, cherche à délivrer le prêtre Marc des mains des Russes, tiennent un milieu entre le judaïsme talmoudiste et le christianisme, et on ne peut pas méconnaitre dans ces

contours les doctrines que les disciples de Towianski professent sur le peuple d'Israël.

A côté d'eux se trouve Kossakowski, comme principe du mal, et chez tous les personnages la vie intérieure est développée au plus haut degré.

L'auteur se trouvait aussi sous les mêmes impression lorsqu'il traduisit la tragédie de Calderon : « *Le prince indomptable* » dans laquelle don Fernand, prince portugais, prisonnier des Maures, en Afrique, n'accepte pas la liberté qu'on lui offre à des conditions humiliantes pour sa patrie, et subit les tourments les plus cruels, tout en imposant à ses ennemis jusqu'aux derniers moments de sa vie. Il paraîtrait que les sujets de Calderon et la manière dont il les traite, parlaient beaucoup aux membres de la société de Towianski, et on y avait décidé de traduire les drames les plus marquants de cet auteur espagnol, mais ce fut Slowacki seul qui s'est mis à cette tâche, et encore n'était-ce que lorsqu'il les avait quittés.

Son *Rêve de Salomé* fut publié en 1844. C'est un effrayant épisode de la guerre, comme la faisaient les Russes contre les loyaux et chevaleresques confédérés du Bar.

L'auteur y évoque le souvenir douloureux des massacres suscités par les agents moscovites dans les terres des patriotes polonais qui combattaient alors contre les généraux de Catherine II. Slowacki y introduit deux personnages Ruthènes ou Petits Russiens, Semenenko, agent occulte de l'ennemi, et Sawa, partisan des Polonais; nous avons vu déjà ce dernier dans le poëme de *Beniowski*, mais alors il nous apparaissait sous des couleurs quelque peu sauvages et violentes, ici, c'est le guerrier calme et délibéré qui combat pour la cause polonaise.

Le poëme de Slowacki, *le Roi des esprits*, apparut en 1847. C'est l'apothéose de la vie nationale, un poëme vague et mystérieux, comme cette fantaisie qui se trouve à la fin de la République de Platon, « *l'Arménien Herze.* » L'imagination y est sublime ainsi que le style; c'est le dernier grand œuvre que notre poëte publia et qu'il avait l'idée de continuer dans quarante-huit chants encore, comme poëme de *l'avenir*. On en a même retrouvé cinq autres de ces chants parmi ses manuscrits; sa santé toutefois de plus en plus affaiblie lui défendit désormais de se livrer à tout travail plus important. Il nous reste encore de lui quelques petits écrits politiques du même temps, par exemple: *un Républicain par l'esprit, au Prince A. C.*, enfin *la Confédération de la nation polonaise*. N'oublions pas ici une correpondance volumineuse qu'il entretenait constamment avec sa famille aussi bien pendant son séjour à Paris que lorsqu'il voyageait, et il faut espérer que ces lettres extrêmement intéressantes, de même que les divers écrits posthumes du poëte, ne tarderont pas à être publiés bientôt. Nous le désirons aussi bien dans l'intérêt de sa mémoire que dans l'intérêt de la littérature polonaise.

Les œuvres de Slowacki empruntent de sa position de poëte et de patriote réfugié une signification particulière, parce qu'elles n'ont été qu'autant d'étapes d'une vie dévouée à la patrie et à la littérature. Élevé sous l'influence vivifiante de Vilna, alors que Lelewel, Sniadecki et Mickiewicz y répandaient la lumière, il se trouvait ainsi au milieu des efforts nationaux les plus remarquables. La part poétique n'a pu qu'y prendre le meilleur pli. La révolution de 1830 lui indiqua sa voie naturelle, celle d'écrivain patriote, tout en lui laissant son originalité et dans la forme et dans l'ensemble de ses travaux. Ses voyages en Suisse, en Italie, en Egypte et en Terre-Sainte, puis sa participation à la Société de Towianski, marquèrent à leur tour la couleur de ses œuvres, qui toutes pourtant n'étaient que les battements d'un cœur dévoué à sa nation. C'est partout la Pologne qu'il chante, soit dans les agitations des siècles passés, soit dans les malheurs infligés, ou par ses enfants, ou par ses ennemis. Il a toujours devant les yeux le corps meurtri de sa patrie lorsqu'il fustige de son martinet mordant soit les grands, soit les petits dont la licence a perdu le pays.

Les justes qui, fatigués de la lutte, reposent au loin dans *la mort de la résurrection*, il les recouvre d'un linceul radieux et en même temps il entoure les apparitions saillantes de la confédération de Bar de cette lueur qui nous annonce la fin de l'indifférence léthargique, suite du règne des deux Augustes; pour nous conduire à des efforts contemporains.

Le réveil dont nous venons de parler prend avec Kordjan des formes plus récentes et qui ne cesseront que lorsque la Pologne sera libre. Les influences du dehors donnaient quelquefois une tournure particulière aux poésies de Slowacki; mais son idée fondamentale était, on peut le dire, partout la même.

Slowacki voyait de temps à autre de l'opposition là où elle n'existait pas, et quoique sa route à lui fût tracée distinctement, il lui arrivait aussi par moment d'en choisir d'autres, où il se rencontrait nécessairement avec ceux qui les suivaient, ce qui lui attira souvent des critiques même venimeuses, de nature par conséquent à lui aigrir définitivement le caractère.

Comme homme et comme Polonais, il ne le cédait à qui que ce soit; comme auteur, il occupait une place éminente, et pourtant, malgré toutes ces qualités, il fallait bien le connaître pour l'apprécier, tellement l'effet d'une grande irritabilité avait fini par prendre chez lui le dessus, et cela surtout dans ses dernières années quoiqu'on ne s'en aperçoive guère dans les œuvres de cette époque. Du reste, c'est quand il parlait de ses voyages que tout le brillant de son âme se retrouvait et que les traits de lumière se succédaient comme des éclairs. Il en était de même, lorsqu'il lisait quelques-uns de ses poëmes inédits, ce qu'il faisait non-seulement avec un entrain extraor-

dinaire, mais parfois ému jusqu'aux larmes. Ce n'était cependant, hélas! déjà vers 1847, que le flamboyement de la lampe dont la lumière menaçait de partir, et les moments pleins de génie et de profondeur faisaient bientôt place à l'abattement et à l'aigreur habituels. Pourtant les événements de 1848 ranimèrent encore une fois en lui toutes les forces vitales. Accompagné de plusieurs de ses compatriotes, il se rendit dans le grand-duché de Posen et voulut y combattre dans les rangs des faucheurs que commandait Louis Mieroslawski. Mais vu sa faible santé, et vu qu'il pouvait rendre des services bien autrement signalés dans une autre voie, on le dissuada de prendre les armes. La lutte dans le grand-duché de Posen terminée, Slowacki eut le bonheur de se rencontrer à Breslau avec sa mère qu'il n'avait pas revue depuis son premier voyage en Italie. Cette entrevue fut la dernière : se sentant plus faible, il avait hâte de retourner à Paris, parce qu'une voix intérieure lui disait que, la Pologne étant encore subjuguée, il devait mourir au milieu de ses compatriotes exilés.

Dans les premiers jours de 1849, Slowacki tomba gravement malade; après un moment de mieux, il retomba pour ne plus se relever, et bientôt ses poumons ne fonctionnaient que difficilement; sa fin était proche. Le calme et la tranquillité venaient remplacer chez lui l'aigreur et l'agitation d'autrefois. Sa paix avec Dieu, ses dispositions pour les hommes étaient faites, et pourtant ses travaux littéraires l'occupaient toujours. Le sentiment de son devoir envers la Pologne l'y appelait jusqu'aux derniers moments. Il parcourait encore, le 2 avril, un de ses manuscrits; mais bientôt il le mit de côté, en disant qu'il ne pouvait plus, — et, depuis ce moment, les choses de ce monde cessèrent de le préoccuper. Sa faiblesse augmentait rapidement. Le 3 avril, vers midi, pendant un instant d'angoisse mortelle, une sueur froide recouvrit son visage; il se leva subitement, mais pour retomber presque aussitôt en arrière. Un calme clair se répandit sur sa figure : *Slowacki n'était plus!* Quelques personnes de sa connaissance se trouvaient auprès de lui, mais son meilleur ami était alors bien loin. Dans ce moment suprême, sa présence aura manqué à Jules. Deux jours après, un convoi modeste transporta sa dépouille mortelle à l'église de Saint-Philippe-du-Roule.

Dix ans plus tard, un nombreux et brillant cortége se dirigea un matin vers la même église, afin d'y accompagner le corbillard de Krasinski. La maison de Dieu était entièrement tendue de noir, de nombreux lampadaires et des torches funèbres répandaient leur lugubre lumière autour du cercueil du poëte grand seigneur. C'était à la même place qu'en 1849 quelques cierges se trouvaient à peine allumés autour de la bière du poëte réfugié. En écrivant *Lilla Veneda,* Slowacki avait dédié cette œuvre à Sigismond Krasinski. Les deux chefs *Vendes* du poëme, Lelum et Polelum, sont liés ensemble avec une chaîne. Le premier est tué sur le champ de bataille par Lech; Polelum porte son frère d'armes sur un bûcher dont les flammes les embrassent tous les deux. Slowacki, en y faisant allusion, termine sa préface par les paroles suivantes : « Le jour viendra où nous aussi nous serons liés ensemble par les hommes, et placés sur le même bûcher. Alors tu me serreras contre ta poitrine, en m'adressant ces paroles pleines d'espérance et de résurrection, les mêmes que de toi seul j'ai entendues durant la vie. » Cela était dit dans le temps de leur plus grande intimité, et alors que Slowacki ne se doutait guère qu'à la même place leurs corps seraient entourés de prières chaleureuses, offertes en leur intention à Dieu. Ils se sont trouvés ainsi réunis sur le même bûcher élevé par la piété des hommes. Mais ils vont se trouver ensemble et à jamais au milieu d'une autre flamme encore, *Norwid* l'a dit, et personne ne le dira mieux après lui, au milieu de ce feu sacré qu'ils ont allumé et entretenu tous les deux dans les cœurs de la jeunesse polonaise, de ce feu d'enthousiasme que le rayonnement de leur pensée a provoqué dans les générations nouvelles. C'est là qu'on les verra toujours réunis sur le piédestal que la reconnaissance du présent leur élève; ils y seront placés aussi longtemps que des cœurs nobles battront, aussi longtemps que l'amour sacré de la patrie existera en Pologne.

Écrit à Genève, à la campagne de *la Solitude*, au mois de septembre.

CONSTANTIN LINOWSKI

Constantin Linowski était le fils d'Alexandre Linowski, qui fut un des orateurs les plus distingués à la grande diète constituante de 1791, et qui eut l'insigne honneur d'avoir été le secrétaire intime de Kosciusko lors du mouvement national de 1794, et vingt ans après, l'exécuteur testamentaire d'un autre héros polonais, aussi populaire en France qu'en Pologne, le prince Joseph Poniatowski. Il va donc sans dire que son fils reçut une éducation aussi soignée que patriotique, et qu'il vit les carrières les plus brillantes s'ouvrir devant lui. Son pays, c'est-à-dire le royaume de Pologne créé par le congrès de Vienne en 1815, ne possédant pas alors une diplomatie en propre, on lui fit faire ses études diplomatiques au service du cabinet de Saint-Pétersbourg. La révolution du 29 novembre 1830 le trouva déjà secrétaire de légation à La Haye, poste qu'il s'empressa de quitter aussitôt pour se mettre à la disposition des autorités nationales.

Une mission lui fut bientôt confiée pour la Turquie, afin de gagner à la cause polonaise la Sublime-Porte, son plus ancien allié. Mais, sans parler des périls auxquels il se trouva exposé sur ce terrain, à cause de l'influence toute-puissante de la Russie en Orient, tous ses efforts y durent cesser du moment où le gouvernement du roi Louis-Philippe désavoua les démarches de son ambassadeur qui avait suivi les vieilles traditions de la France et avait cherché à engager la Turquie dans une alliance contre les Russes. Rentré en Pologne, Constantin Linowski s'engagea sous les drapeaux; il servit son pays sur les champs de bataille jusqu'à la fin de la guerre, qui le trouva aide de camp du généralissime et décoré de la croix militaire polonaise. Il fut aussi un de ceux qui emportèrent le drapeau national hors du pays pour ne pas l'abaisser devant les envahisseurs. Dans l'émigration, nous le voyons servir longtemps dans l'armée belge, et y parvenir au grade de lieutenant-colonel d'état-major, et ce n'est que lorsque les influences des cabinets du Nord eurent obtenu la mise à la retraite de tous les officiers polonais au service de la Belgique, que Linowski aussi quitta définitivement Bruxelles pour Paris.

Doux et bienveillant de sa nature, serviable pour chacun, ami fidèle, homme chevaleresque dans chacune de ses démarches, zélé surtout dans ce qui pouvait se rapporter au service de sa patrie. tel nous l'avons connu pendant son long séjour en France. C'est à sa plume que nous avons dû cette noble réponse collective à l'amnistie du tzar, publiée à la suite du congrès de Paris, réponse qui honore à un si haut degré les exilés polonais, et prouve au monde entier les vraies dispositions de leur pays. Une maladie, accompagnée de longues et cruelles souffrances, abrégea la vie de Linowski; mais ces souffrances il sut les supporter vaillamment, et il mourut en fidèle et pieux chrétien. Par ses dernières volontés, il légua à sa fille unique tous ses sentiments envers Dieu, sa patrie et ses compatriotes. Linowski a bien noblement rempli sa tâche ici-bas, et il a laissé de profonds regrets à tous ceux qui l'ont connu. Qu'il repose en paix dans sa tombe! Il a laissé un bon, un bel exemple. Une larme amie arrosera bien souvent la pierre qui recouvre sa sépulture.

5188 Imp. Renou et Maulde, rue de Rivoli, 144.